



HISTOIRES
D'ICI

COMMUNAUTÉ DE
COMMUNES DU PAYS
DE
LALBENQUE-LIMOGNE



HISTOIRES D'ICI



COMMUNAUTÉ DE COMMUNES
DU PAYS DE LALBENQUE-LIMOGNE

EDITO

Histoires d'Ici, un livre pour ne pas oublier, pour s'assurer que chaque personne puisse laisser un témoignage sur sa vie, son parcours.

Tant de souvenirs marqués par son temps, autant de transmissions nécessaires. Le passé forge le présent, ces récits nous le prouvent.

Histoires d'Ici est aussi un livre pour initier les rencontres, pour briser l'isolement qui trop souvent touche les personnes âgées.

Nous remercions Katia WEYHER et Stéphane HEBRARD qui ont su trouver les mots et gagner ainsi la confiance des héros de cette belle Histoire d'Ici.

Nous remercions également André, Jacqueline, Henri, Claude, Cyriaque, Jacques, Pierre, Marie-Claude et Claudie qui nous ont ouvert leur mémoire et leur cœur pour enchanter notre lecture.

Jean-Claude SAUVIER, Président du CIAS et de la Communauté de Communes du Pays de Lalbenque-Limogne et les membres du Conseil d'Administration du CIAS,

Nelly GINESTET Vice-Présidente du CIAS et de la Communauté de Communes,
Nathalie RICARD vice-présidente de la Communauté de Communes et maire de Cremps,
Francis TEULIER maire de Vidaillac,
Geneviève DEJEAN vice-présidente de la Communauté de Communes et maire d'Aujols,
Francis CAMMAS vice-président de la Communauté de Communes et maire de Montdoumerc,
Sylvie PAGES GRATADOUR conseillère municipale et vice-présidente du CCAS de Lalbenque
Roselyne BISMES représentante de l'UDAF,
Martine LACAM représentante du Cercle de l'Amitié,
Francis MERCADIER représentant de APF France Handicap,
Nicole SOULIE représentante de Quercy Contacts,
Claire DUCLOS représentante des Foyers Ruraux,
Jean-Louis MOUILHAYRAT représentant de la Mutualité Sociale Agricole Midi-Pyrénées Nord.



Avant-propos

Qu'est-ce que vieillir ?

On peut considérer que vieillir, c'est voir son corps se dégrader jour après jour. Certes, mais pas seulement. Car dans notre société, où les normes valorisées sont plutôt celles de la beauté, de l'activité et de la performance, les personnes âgées peuvent surtout avoir le sentiment d'être mises à l'écart. Et en effet, très souvent, vieillir c'est voir ses interactions sociales se raréfier, son monde se rétrécir, et en même temps que grandit un sentiment d'inutilité, l'estime de soi se fragilise. Les limites qu'impose la société aujourd'hui sont plus sévères que celles qu'impose le corps. Pour nombre de nos anciens, souvent, la vieillesse signifie donc se retirer du monde. Certains vont même jusqu'à s'effacer, devenant presque invisibles aux yeux de leurs voisins, du village.

Ce sont ceux-là, par le projet que vous tenez entre les mains, que nous voulions modestement aller toucher dans leur solitude.

Disons-le, cela n'a pas été facile, précisément parce que les personnes seules prennent l'habitude de vivre sans voir grand-monde, et qu'une visite, même bienveillante, est un événement pas forcément facile à négocier, avec l'autre, et surtout soi-même. Nous avons donc essuyé des refus, négocié des esquives, dû faire avec des silences. Ces personnes ont néanmoins leur place, en creux, dans ce recueil.

Nous sommes donc allés à la rencontre de ceux pour qui ont bien voulu jouer le jeu de nos questions, et nous les en remercions. Le but était de les faire se raconter, pour ce qu'ils acceptaient de dire, et de toucher par là même l'humain dans sa trajectoire, et dans son intimité d'être unique.

Car paradoxalement, si vieillir c'est voir le monde se rétrécir, c'est aussi pouvoir déplier une mémoire et témoigner de choses rares, comme une enfance après guerre ou la vie à la campagne, évoquer des images précieuses et les partager, pour retrouver une beauté enfouie sous les ans, filtrée par la mémoire.

Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à lire ces histoires de vies que nous en avons eu à les recueillir et les coucher sur le papier.

Oui, nos aînés ont encore quelque chose à voir avec ce monde, ils ont quelque chose à dire.

Bonne lecture.

Stéphane HEBRARD

Présentation du projet Histoires d'ici

L'isolement social touche de nombreuses personnes de plus de 60 ans en milieu rural. La crise sanitaire a renforcé ce phénomène. De nombreux élus ont été confrontés à la difficulté d'agir en direction de ces citoyens qui sont peu identifiés.

Ce projet a donc été mené à l'initiative des élu(e)s du Centre Intercommunal d'Action Sociale. Cette démarche avait pour objectif de participer à la prévention de l'isolement considérant que la crise sanitaire avait rendu d'autant plus important le maintien du lien social.

Ce projet a commencé avec des visites à domicile pour rencontrer des personnes âgées et échanger avec elles dans une démarche journalistique : prendre le temps de l'échange et recueillir des récits de vie.

Ces visites avaient également comme objectif de rencontrer le ou les aidants (le cas échéant). Cependant, les contraintes de ces professionnels, souvent en sous-effectif et pris par le temps, n'ont pas permis de les associer et de valoriser leur travail comme nous l'aurions souhaité.

Ces visites donneront lieu à la publication d'un livre et à la réalisation d'un film d'environ 45 minutes.

En complément des visites à domicile, 3 rencontres collectives ont été organisées pour permettre aux personnes de se rencontrer et d'échanger. La projection des films réalisés par l'association Vidéo d'Oc a servi de support à ces rencontres qui ont été intitulées « mémoires de village ». Ainsi, 3 animations ont été organisées : le lundi 17 octobre à 10h à Lalbenque, le vendredi 16 décembre à 15h à Esclauzels et le mercredi 8 mars à 15h à Lalbenque.

Ce projet s'est clôturé par une restitution publique le 22 avril 2023. Les habitants ont été invités à la projection du film. A cette occasion, les portraits réalisés lors des visites ont été remis aux participants ainsi qu'un exemplaire du livre.

Les partenariats et moyens pour la mise en œuvre de ce projet

Partenariat avec l'artiste Katia WEYHER pour la réalisation de portraits, photos, mise en page du livre et réalisation du film.

Partenariat avec le journaliste et enseignant Stéphane HEBRARD pour les entretiens avec les personnes âgées et l'écriture des récits.

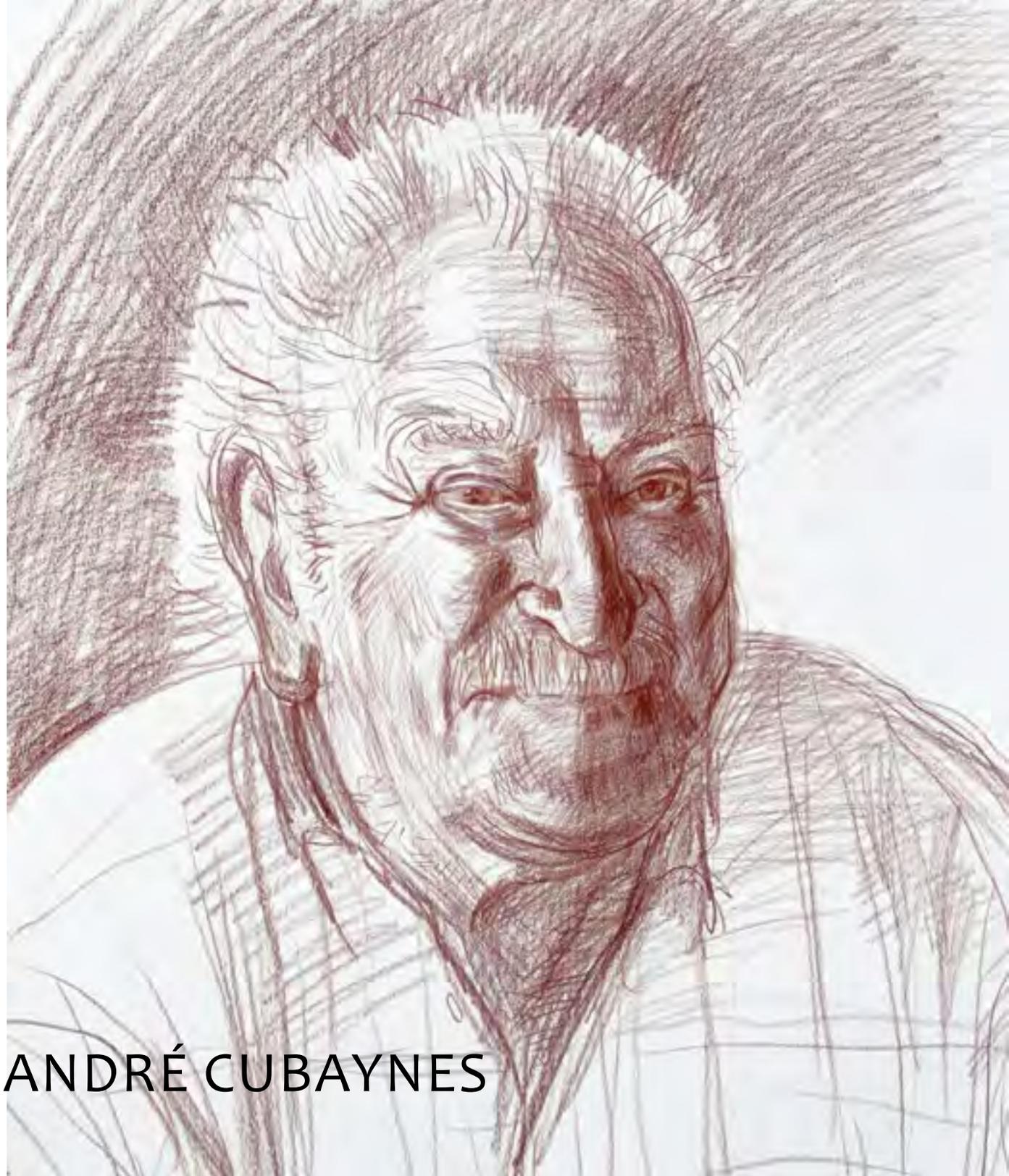
Ingénierie de projet et animation des rencontres avec les partenaires – Stéphanie JACQUEZ responsable d'Action Sociale au CIAS.

Un projet porté par le CIAS du Pays de Lalbenque-Limogne et soutenu par la conférence des financeurs de la prévention de la perte d'autonomie du Lot.

Merci aux acteurs qui ont soutenu ce projet : les élu-e-s du territoire, les intervenants et les partenaires.
Merci à tous ceux qui ont encouragé et accompagné les personnes à participer à ce projet.



Cet ouvrage a été réalisé par LC2Q Editions, Cahors
2022-2023



ANDRÉ CUBAYNES

André Cubaynes est né le 3 novembre 1926, au lieu dit Mignot, à Cremps, dans le Lot.

Nous sommes dans la pièce à vivre. Une fenêtre à croisillons laisse passer la lumière de cette fin d'après midi. Des rayons obliques tombent sur des journaux et autres bibelots posés sur des meubles de style campagnard. Des artichauts cuisent doucement dans une cocotte qui chuchote. André est attablé. C'est son sourire et son œil pétillant qui retiennent l'attention en premier.

Bon André, par quoi on commence ? Quatre-vingt-quinze ans, ça fait un bout de route, y'en a des choses à dire !

André prend une longue inspiration, puis fait rocailler sa voix en commençant ainsi: *« J'ai eu mon certificat d'études à 13 ans. J'apprenais pas trop mal, on me disait, mais à cette époque il n'y avait pas de bourses, il n'y avait que les riches qui faisaient des études. Mon père était paysan. Alors j'ai commencé à labourer avec les bœufs. On semait avec le sac sur l'épaule, le blé, l'orge l'avoine. C'est comme ça qu'on faisait. Et puis le Pony est arrivé, en 1955. Un Pony 820, il a remplacé les bœufs. »* André se reprend, pour rectifier: *« Croyez pas qu'on était malheureux ! On vivait aussi bien qu'aujourd'hui. Les gens étaient contents, même sans bifteck. On se suffisait avec moins, c'est tout. C'est pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui on a le confort. Avant bien sûr on n'avait pas tout ce qu'on a aujourd'hui, mais il y avait du travail pour tout le monde, et on ne payait rien, pas de factures. C'est avec le confort que sont venues les*



factures. Autrefois, quand on ne pouvait pas payer les engrais par exemple, le gars nous disait "tu me paieras quand tu pourras, ou bien avec des truffes" On n'avait pas besoin de papier pour acheter ou vendre. Si on se prêtait de l'argent, la parole donnée suffisait. On se faisait confiance, sans écriture. »

Magali, l'aide à domicile qui vient rendre visite à André deux fois par semaine, rentre alors des courses, un sac peu rempli. En passant, elle éteint le feu sous les artichauts : *« Eh beh, déjà ? Et si ils sont pas cuits ? »* s'inquiète-t-il.

-T'en fais pas André, ils seront cuits, et puis je préfère les éteindre, tu pourrais oublier.

André vit seul depuis 5 ans, sa femme est décédée à la Marpa de Lalbenque il y a peu. Cette solitude pèse à André même si, en plus de celle de Magali, André reçoit souvent la visite de sa fille de Cahors. Et puis ceux de Paris viennent aussi. Il a des petits enfants, qui ont la cinquantaine, et puis des arrière-petits enfants, de 18 et 20 ans. Il a vu naître et grandir trois générations sous ses yeux. « *Maintenant, je dis souvent, les enfants ils naissent tout habillés. A trois ans, pour la plupart, ils savent déjà faire du vélo. Moi j'ai appris à 13 ans.* » Silence. André glisse un regard par la fenêtre : « *Tous les*

vieux ont disparu dans le village, je suis le dernier de ma génération. Quand je m'assois sur le banc, dehors, je ne connais plus les gens. C'est une nouvelle société. J'ai vu les campagnes se dépeupler. » On sent une pointe de nostalgie.

André était bien placé pour voir la disparition des gens dans la campagne : il était facteur. Il a passé vingt-cinq ans à La Poste. D'abord il a travaillé pour le tri, la nuit. « *On allait chercher les sacs au train, le 1022, qui apportait le courrier de Toulouse.* » En 1970 il passe le concours « *pour devenir un vrai facteur.* » Il passera donc un an à Paris « *pour apprendre rien, mais il fallait passer par là pour devenir titulaire* » Puis, enfin, il a eu une tourné.





Sa tournée : « J'étais à Castelnau Montratier, j'y ai fait quinze ans, j'ai sillonné le canton. Nous les facteurs on voyait du monde à l'époque, on donnait les nouvelles, en plus du courrier qu'on donnait en main propre, d'ailleurs il n'y avait pas de boîtes aux lettres à cette époque. Et quand, par exemple, les gens tuaient le cochon, j'étais invité au repas. Il y avait un vrai contact entre les gens. »
Ce n'est pas au cours de ses tournées qu'il a rencontré Raymonde, qui allait devenir sa femme, mais un soir de fête à Lalbenque. « On s'est rencontrés en 1949. C'est à cette époque qu'on a commencé à faire des fêtes au Mercadiol. Je me souviens, pour la première, on a installé l'accordéoniste sur une remorque, et on a dansé. On dansait jusque sur le rond point ! Et puis on a fait venir les forains, le tir à la carabine, les manèges, ils venaient de Villefranche. Ça attirait du monde ! »
Ces fêtes permettaient d'oublier la guerre, un chapitre de l'histoire locale qu'André rechigne à aborder.

« Y'avait le bon maquis, et le mauvais maquis. Certains travaillaient à la fois pour le maquis, et pour les Allemands... » On n'en saura pas plus. André est plus disert sur les élections, il aime la politique.



Quand on aborde le sujet, son œil s'allume : « *Les soirs d'élections, on allait au dépouillement, et puis après, ceux qui soutenaient une liste allaient au café Le Cirque, les autres au Lion d'Or. C'était comme ça, mais on se cassait pas la figure pour autant, hein, on se connaissait tous, on savait qui votait pour qui.* »



L'après-midi est bien entamée. Il fait plus sombre dans la pièce. « *Bon, vous boirez bien quelque chose, un Porto ?* ». Eh bien, pourquoi pas, on ne va pas s'en aller comme ça. Alors on boit un Porto dans de petits verres qu'André tient à portée de main. Il continue « *Ce qui manque ici, c'est les commerces. Avant, à Lalbenque, y'en avait un à chaque porte pour ainsi dire. On avait trois bouchers, un charcutier, un cordonnier, des cafés, etc. Ça s'est dépeuplé. Tous les paysans autour sont morts, je suis le dernier.* »

Silence. « *Je suis pas bien dans ma peau. Y'a des fois on a le cafard. C'est la solitude qui fait le cafard. Moi je suis croyant. Avant, tous les dimanches, j'allais à la messe. Mais les enfants ne vont plus à la messe aujourd'hui. Et le curé, il vient du Burkina.* » Un monde s'en va, un autre arrive. Pour dire le passage du temps, André, il a une formule : « *Le futur, il nous attend* ».







JACQUELINE HÉREIL

Jacqueline Héreil
est née le 8 janvier 1942,
à Limogne, dans le Lot.

-Tina, Blacky !

Ce sont les chiens de Mme Héreil. Ils jappent gentiment au visiteur, et quémandent des caresses. Jacqueline apparaît sur le seuil de sa maison située au bout d'un chemin, en haut d'une colline du causse de Limogne. Cette femme de quarante-deux ans, aux cheveux noisette et au regard doux, nous propose d'entrer. Ce n'est pas de refus. Aujourd'hui il fait plus de 35° à l'ombre. Le causse cuit. Nous pénétrons donc dans la fraîcheur de la ferme, celle où Jacqueline est née et a vécu toute sa vie. Tout est propre et bien rangé. Aux murs, des photos de famille : mari, enfant, petits enfants. Nous nous installons autour d'une table recouverte d'une toile cirée.



« Mes parents étaient agriculteurs, mes grands-parents aussi. On a toujours travaillé à la ferme. Nous avons quelques vaches, des moutons, nous faisons du tabac et, autour, le jardin potager. On a commencé petit. Nous labourions la terre avec une paire de boeufs. Nous vivions en autarcie pour ainsi dire, et nous nous déplaçons rarement. De toute façon, on ne pouvait pas aller bien loin, il fallait s'occuper des bêtes, tous les jours. Nous dressions des taurillons aussi. Je m'en occupais avec mon père et mon grand-père. Une fois que le taurillon était dressé, qu'il me suivait sans difficulté, nous le vendions à la foire à Beaugard. A la longue, ça nous a permis d'économiser et d'acheter un tracteur, un petit Pony, en 1958, je me souviens. Forcément, ça a changé des choses. Nous avons pu agrandir la ferme, acheter de la terre et, du coup, nous avons construit des bâtiments, des hangars, une bergerie. Et nous avons eu plus de vaches, pour le lait. Ça payait bien le lait. On s'était entendus avec les voisins pour qu'ils en fassent aussi, comme ça c'était intéressant pour la coopérative de Montauban, Tempé-lait, de venir faire la tournée ici. Avec le lait qui nous restait, on faisait du fromage qu'on vendait à Limogne, au marché. Les gens l'appréciaient. »





Mais la vie sur la Causse n'était pas facile. De la viande, sur la table, il n'y en avait que rarement. L'eau même était un problème, car la ferme ne dispose pas d'une source. Il fallait donc la stocker dans une cuve enterrée. *« Une année, il a fait si chaud, et il a si peu plu que le père a dû mener les bœufs au Lot et revenir avec des bidons remplis d'eau mais qui s'est à moitié évaporée en chemin. C'était lors de la grande sécheresse de 1949. »* Il y a des années qui marquent.

Quand on lui demande ce qui a changé sa vie à la ferme, Jacqueline nous parle des moyens de locomotion. Car il faut comprendre que la ferme était vraiment isolée. Il fallait tout faire à pied : *« A cinq ans, je devais aller à l'école à pied. Trois kilomètres et demi aller, pareil pour le retour. C'est assez pour une enfant de cet âge. Je rejoignais les autres enfants des fermes avoisinantes à mi-chemin. On mettait des cailloux sur la route pour dire qu'on était passés là. »*

Ce jeu de petit Poucet amuse Jacqueline encore aujourd'hui. Elle a un petit sourire attendri pour son enfance, même si *« la vie était assez monotone. On écoutait la radio, on savait ce qu'il se passait au village, mais on voyait pas autre chose.*

La vie a bien évolué de ce point de vue... Alors quand j'ai eu le vélo, puis la mobylette, ça a un peu changé les choses. J'ai pu aller plus facilement à Limogne voir la famille, des connaissances. » Et puis aller aux fêtes de villages : à Limogne, Vairaire, Lugagnac, où elle remarque Daniel, qui la remarque aussi. Mais la guerre d'Algérie met fin à leur liaison naissante. Daniel est envoyé dix-huit mois là-bas. Alors les amoureux s'écrivent, s'envoient des lettres qui permettent d'attendre. Et au retour de Daniel, ils se retrouvent enfin, puis se marient, en 1965. *« Il était fils d'agriculteur. Comme j'étais fille unique, et qu'il s'entendait bien avec mon père, c'est lui qui est venu s'installer chez nous. Sinon, on aurait dû abandonner la ferme. Au lieu de cela, on s'est agrandis, et je suis allée travailler à l'usine à Limogne. Il y avait une usine qui faisait des cèpes, du foie gras, une autre faisait des paniers. J'aimais bien l'ambiance à l'usine, et puis ça nous a permis d'acheter une 2 CV. Avec elle on faisait les marchés, on la chargeait avec la volaille, les lapins, qu'on allait vendre à Villefranche. »*



Aujourd'hui encore, Jacqueline conduit, et « *heureusement !* », s'écrie-t-elle, car elle aime son indépendance, bouger. « *Mais, comme moi, les autres vieillissent. Avant on passait se prendre et on faisait un tour du pays en voiture. On allait visiter tel ou tel village, voir une fontaine... Aujourd'hui moi-même je suis ralentie par l'âge. On a trop tapé, cogné dans nos vies. Pourtant, si je pouvais, j'irais galoper partout, en Guyane même !* » Pourquoi la Guyane ? « *Un de mes petits-enfants y habite maintenant. Il adore les insectes, il en a fait son métier.* » Jacqueline se lève, et nous montre un diaporama sur un petit écran où se succèdent des photos.

Des insectes tous plus étranges les uns que les autres défilent sous nos yeux.

« *Jérémie a toujours aimé gratter, ici, mais aussi chez ses parents, à la ferme. Et il a l'œil pour repérer les insectes.* » Une passion qui a dû prendre racine aussi chez sa grand-mère, car elle aime être au contact de la nature : « *Souvent, je vais me promener dans les bois. Je vois des chèvres, des lièvres, des sangliers même. Là, je suis bien.* »

Lorsqu'on lui demande si elle a été heureuse, Jacqueline répond que « *oui, on était heureux. Même si j'aurais aimé voyager, prendre l'avion, je peux dire que j'ai été heureuse.* » Elle croise ses doigts marqués par une vie de travail aux champs.

Nous sortons. La chaleur s'est calmée. Jacqueline rejoint Tina et Blacky. Ils sautillent, jappent, se courent après. On les regarde. Oui, ils ont l'air heureux.





HENRI LADES

Henri Lades est né le 29 novembre 1936 à Varaire, dans le Lot.

Un samedi après-midi de chaleur sur le causse de Limogne. Les chats de Henri sont allongés sur la fraîcheur de l'escalier en pierre. Ils lèvent mollement la tête. Henri sort de sa balancelle posée sur une bande de terre en face de sa maison. C'est bien nous, c'est bien lui : un homme posé bien droit sur ses jambes, le regard clair où brille un brin d'espièglerie. Un bob est posé sur sa tête, il ne le quittera pas. Un bob, pas un chapeau de paille. Car Henri est d'ici, mais aussi d'ailleurs. En effet, s'il est né à quelques centaines de mètres dans une ferme typique du causse, lorsqu'il a été en âge de travailler, il annoncé à son père qu'il ne serait pas paysan comme lui « *C'était pas pour moi, la terre est trop basse. J'ai dit non, et puis c'est tout.* » C'était pas négociable.

Le bonhomme sait ce qu'il veut, et davantage encore ce qu'il ne veut pas. Aîné d'une fratrie de sept enfants (aucun ne reprendra la ferme), il ira creuser son sillon ailleurs, et deviendra maçon. Un métier pas vraiment reposant, mais qui lui évite la charrue. « *Mais ça c'était en rentrant de l'Algérie.* » Un silence. « *J'ai fait vingt-quatre mois là-bas.* » Les anciens d'Algérie sont généralement peu bavards sur cette période de leur vie, mais Henri, lui, en parle assez ouvertement. « *J'ai un copain qui en fait encore des rêves la nuit, de la guerre d'Algérie. Et pas des rêves agréables. Moi non. J'ai pas oublié, mais j'en rêve pas, ou du moins j'en ai pas rêvé jusqu'à maintenant...* » Henri est un homme tranquille, sûr de lui. Un côté tête brûlée, envoyé dans une compagnie opérationnelle, autrement dit, pour débusquer et tuer les fellaghas : « *Comment je m'en suis sorti ? C'est simple, si t'as peur, tu t'en sors pas là-bas. Moi je suis encore là.* »





Pour autant, Henri n'est pas dupe de ce qu'il s'est passé de l'autre côté de la Méditerranée. « *Ils appelaient ça "la pacification". Mais quand tu as une arme dans la main, c'est pas de la pacification, c'est la guerre.* » D'ailleurs, il préfère appeler ça « *la guéguerre* », comme une sorte de jeu puéril, mais mortel « *j'ai des copains qui ont été tués dans cette guéguerre.* » Il ne s'attarde pas là-dessus, il préfère parler de choses plus légères. Par exemple, lorsque lui et ses copains appelés étaient chargés de garder les fermes des colons : « *Ils n'étaient pas tous sympathiques. Y'en a un, il ne nous offrait jamais rien, sauf au premier de l'an, il nous a offert un calendrier, comme si on savait pas quel jour on était !* » Plus amusant, le lotois prend plaisir à raconter ses histoires de chasse « *je ramenaient des perdreaux, pour améliorer l'ordinaire* », et même de truffes, car le lotois a réussi à flairer des truffes enfouies dans la terre algérienne : « *Un jour près d'un douar, j'ai vu que des mouches tournaient, j'ai compris qu'il y avait des truffes. J'ai gratté la terre, j'en ai trouvé des belles, je les ai apportées au cuisinier d'un restaurant, et ils me les a servies à manger.* »

Juillet 1959, le voilà démobilisé. Retour au bercail. Il n'est toujours pas question de reprendre la ferme. Un copain lui indique qu'à Montauban, on forme des maçons. Il se dit que c'est pour lui. Diplôme en poche, il part faire des chantiers à Rodez, à Montpellier pendant trois ans, puis il se met à son compte. Mais les sacs de ciment sont de plus en plus lourds. A cinquante-quatre ans, le voilà obligé de s'arrêter, « *je me suis retrouvé en incapacité de travailler. Je me suis fait opérer, et maintenant j'ai une prothèse aux hanches. Mais je ne pouvais pas m'arrêter, j'étais trop jeune pour prendre ma retraite, il a fallu que je trouve un boulot. J'ai fini par trouver un emploi chez un marchand de bois, chez qui j'ai travaillé jusqu'à ce que je puisse prendre ma retraite, à 60 ans.* »



Aujourd'hui Henri a quatre-vingt-six ans. Il a un fils de cinquante-trois ans, tous deux vont voir Mme Lades, dans son EHPAD, mais, atteinte de la maladie d'Alzheimer, elle ne reconnaît plus ni son mari, ni son fils. Alors, depuis trois ans que Henri vit seul, « *la solitude, eh bien je m'y habitue, il faut bien.* » Une aide ménagère passe trois fois par semaine, mais « *c'est jamais la même* », déplore-t-il.

Pour tromper l'ennui, Henri a une astuce : il s'installe, souvent avec son voisin Jacques, sur le petit banc en pierre devant chez lui où passe le chemin de Compostelle. Et ils attendent. Le pèlerin ne tarde pas à arriver, alors ils font un brin de causerie : « *Quand ils nous entendent parler patois, il s'arrêtent, et nous posent des questions. Et nous, on s'amuse un peu, pas méchamment, hein. On leur raconte des histoires à dormir debout, comme celle des arbres à œufs, ou bien celle du poisson trop gros pour se retourner dans son lavoir, et qu'il faut attendre avant de l'apercevoir, car il ne vient que rarement à la surface. L'autre fois, une Parisienne l'a attendu deux heures !* »

Si Henri aime s'amuser avec ses contemporains, il peut être aussi être ému. « *Un jour est arrivé un monsieur très âgé, il avait dans les quatre-vingt-dix ans. Il marchait, comme les autres pèlerins. Je lui ai demandé pourquoi il faisait ça à son âge. Il m'a répondu que sa femme était morte, et que de marcher, ça lui donnait l'impression qu'elle était à ses côtés...* »

Henri a du cœur, d'ailleurs, il a été voir le cardiologue et celui-ci lui a assuré qu'il vivrait au moins jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans. Ça l'a rassuré, il s'est dit qu'il avait encore de belles années de facéties devant lui.





CLAUDE
GARREAU

Claude Garreau est née le 30 décembre 1932 à Connéré, dans la Sarthe.

C'est avec des hortensias cueillis dans le jardin, et tandis que Gilbert, son compagnon, vient d'interrompre la tonte d'une herbe pourtant pas bien haute, que nous nous disons au revoir.

Nous venons de passer deux heures en compagnie de Claude. Durant ces deux heures, elle a fait remonter des souvenirs, des pans entiers de sa vie, en une sorte de résumé impossible de quatre-vingt-dix années passées ici-bas.



Tout a commencé avec sa naissance à Connéré, un petit bourg posé dans la campagne sarthoise. On imagine une nuit de décembre froide et humide.

Les premières années de Claude ne seront pas des années faciles. « *Ma mère est décédée lorsque j'avais quatre ans et mon frère deux ans. Mon père boulanger ne pouvant s'occuper de nous, nous avons aussitôt été séparés, mon frère et moi. Lui est parti dans la famille de maman, et moi dans la famille de papa* », chez ses grands-parents agriculteurs. Ils avaient des vaches, qu'elle gardait. « *J'avais l'habitude, je ne sais pas pourquoi, de grimper dans les arbres, mais les vaches se sauvaient, alors je devais leur courir après ! Mais du coup j'en oubliais mes sabots. En rentrant, mon grand-père le voyait et me disait, amusé, dans son patois "t'as encore perdu tes sabots !" A la ferme, il y avait aussi un cheval. Je me souviens particulièrement du cheval parce que lorsque les Allemands sont arrivés au village, ils ont réquisitionné tous les chevaux, et donc pris le sien. Je revois encore mon grand-père pleurer.* » Près de quatre-vingts ans plus tard, il y a des souvenirs qui restent vifs. « *Les Allemands, on leur en veut plus, mais ils nous ont fait souffrir. Malgré tout, on voyait que certains étaient malheureux de nous rendre malheureux. Je me souviens que certains me passaient la main sur la joue en me disant que eux aussi avaient des enfants...* »

Elle ira à l'école à ce que l'on appelait « *l'école libre* », c'est-à-dire religieuse. « *Mais les sœurs étaient habillées en civil* ». Ensuite, à ses dix-neuf ans, Claude s'est mariée, puis a eu trois enfants. Mais c'est le divorce. Le mariage n'était pas heureux. « *Mon mari buvait, alors pour lui parler, il fallait le faire le matin, car ensuite, quand il revenait du travail, c'était plus possible.* »

Claude reprend ensuite un petit restaurant à Du-
neau, et finit par déménager à Paris. Elle entre
alors au service d'un couple de gens fortunés. Elle
devient leur femme de maison, cuisinière et jardi-
nière.

*« Au début j'étais perdue. Pensez-donc, moi, la
petite campagnarde ! Quand Mme De Broca me
demandait d'aller faire une course et qu'il fallait
que je prenne le métro, j'avais les jambes qui fla-
geolaient ! ». Au début, même la piscine l'avait im-
pressionnée, elle n'avait jamais vu ça.*

*Les De Broca. Ce nom évoque quelque chose, for-
cément. Ce couple de réalisateurs et producteurs
a occupé une place centrale dans le cinéma fran-
çais des années 60 à 90. On leur doit des dizaines
de films parmi les plus connus. Ils ont travaillé
avec les Jean-Paul Belmondo, Philippe Noiret,
Claudia Cardinale, Yves Montand, Romy Schnei-
der... « Elle, je l'ai bien connue. Après le divorce
des De Broca, elle venait souvent voir Madame.
Elle avait sa chambre. Elle venait avec ses filles qui
s'amusaient gentiment avec moi, elles essayaient
toutes les robes de Madame, me demandaient si
je les trouvais belles. Je les laissais faire. »*



A cause de ses nombreux déménagements,
Claude a gardé peu d'objets de cette époque,
mais de Romy Schneider elle a gardé un joli tabou-
ret seventies qui a même servi d'accessoire dans
un film. *« Elle a vu que je le trouvais beau (j'avais
jamais vu ça, moi !), alors elle me l'a donné. Il m'a
suivie dans tous mes déménagements. »* Chez les
De Broca, elle était plus qu'une employée : *« Ils
m'intégraient dans leur maison. Ils m'ont toujours
bien traitée. Tous les gens qui passaient chez eux,
et il y avait toujours du monde, me traitaient avec
amitié. Ils me demandaient ce que je leur avais
préparé à manger, ils avaient toujours un mot
agréable. Je n'ai que de bons souvenirs de chez les*

De Broca. Quand j'en suis partie, je pleurais, Madame aussi. Lui était venu spécialement pour me dire au revoir. » Il arrive à Claude de regretter cette époque, bien-sûr.

Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui Claude vit dans le Lot, et ce depuis trente ans. Il y a quelques années encore, son fils tenait un restaurant à Saint Cirq-Lapopie, elle l'y aidait. « *Je faisais le service, le ménage, j'aidais. J'ai toujours beaucoup travaillé dans ma vie, mais j'aimais ça* » A voir ses mains noueuses et son caractère bien trempé, on la croit facilement, même avec ses faux airs de vedette parisienne : « *C'est marrant, quand je servais au restaurant, les clients me disaient souvent que je ressemblais à Line Renaud* » Il y a plus qu'un air de ressemblance, effectivement. Le monde du spectacle qui vit encore en elle, peut-être...

Du côté amoureux, Claude avait connu Gilbert dans la Sarthe, puis lui s'était marié, et avait eu un enfant. « *Je lui ai dit qu'il ne fallait plus qu'on se voie. Et c'est ce qu'on a fait. Jusqu'à il y a trois ans. Un beau jour, il m'a téléphoné, me disant qu'il était de nouveau libre.* » Ils se sont remis en couple, donc, trente ans plus tard. Un jeune couple d'octogénaires. « *Gilbert est prévenant pour moi. Ça me rassure car je suis un peu inquiète. Cela fait à peu près six mois que j'ai du mal à m'exprimer, à trouver mes mots. Pour faire le jardin ou la cuisine, il n'y a pas de problème. Mais dès que je veux m'exprimer, ça sort pas. Au début j'en pleurais. Mon docteur m'a dit que c'était normal, vu mon âge. De le savoir, c'est pas plus facile, mais je l'accepte mieux, c'est comme ça.* » Et puis Claude ne conduit plus, à cause des ses épaules qui la font souffrir. « *Pour les courses, c'est compliqué, le pain est à quatre kilomètres, heureusement il y a*

l'épicerie à Saint-Géry. On avait un médecin à Esclauzels, mais il a divorcé et est parti... »

Aujourd'hui elle habite dans la maison que son fils lui a construite. Elle n'avait pas de meubles en quittant les De Broca. « *C'est grâce à des amis qui m'ont donné tout ce que vous voyez là que j'ai pu emménager correctement. Je ne sais pas pourquoi, dans ma vie, les gens m'ont toujours traitée avec gentillesse, comme s'ils me connaissaient* ». Il est midi, nous partons de chez Claude qui voulait nous garder à manger. Nous traversons en voiture le village d'Esclauzels baigné de soleil. Les hortensias parfument délicatement l'habitable.





CYRIAQUE TRANG

Cyriaque Trang est né le 19 septembre 1951 à Saïgon, en Indochine.

C'est un homme poli et affable qui nous reçoit chez lui, dans la petite maison qu'il loue à Aujols. Il habite seul, entouré de piles de CD. Cyriaque écoute beaucoup de musique car a presque entièrement perdu la vue. Nous prenons place dans un large canapé, et nous essayons de trouver un début au récit de son existence. Ses souvenirs fonctionnent par remontées d'images : « *J'étais petit lorsque nous sommes partis de l'Indochine pour venir en France. Je n'avais que 4 ou 5 ans, mais j'ai des souvenirs très précis du Cap saint Jacques. En particulier un souvenir graphique : celui de ce poisson, le tétrodon, vous voyez, c'est ce poisson tout rond, qui ressemble à un ballon hérissé de piquants. Eh bien il y avait ce poisson sur la plage, rejeté par les vagues. Cette image a marqué l'esprit de l'enfant que j'étais.* » Lorsque Cyriaque évoque sa vie (il a aujourd'hui 70 ans), ses récits le ramènent inmanquablement à cette Indochine de photographies en noir et blanc, à ces visages de sa famille, des amis ou des voisins, qui paraissent ouverts et heureux, souriant à l'objectif sous un soleil éternel. Comme s'il voulait faire un arrêt sur images sur cette période insouciante de sa vie. En Indochine, la famille de Cyriaque faisait partie de la classe moyenne : « *Mon père et ma mère travaillaient pour l'administration française, c'est là qu'ils se sont rencontrés.* » Parfois, ils emmenaient le petit Cyriaque ainsi que ses frères et



sœurs (il en a quatre), au zoo de Saïgon : « *Je me souviens de cet éléphant qui ne voulait bien se couler son énorme tête qu'à la condition qu'on lui offre une banane. Sans banane, il ne voulait pas* », s'amuse encore aujourd'hui Cyriaque.



Mais la vie a fait qu'il a fallu partir, quitter l'Indochine pour venir en France métropolitaine, comme on disait à l'époque. « *En 1956, la France proposait deux moyens de revenir en métropole : l'avion ou le bateau. Mon père a choisi le bateau.* » Ce sera le bateau, donc. Départ de Saïgon, puis Ceylan, Aden, Port Saïd et, enfin, Marseille, où il fait ses premiers pas loin de là où il a grandi. La lumière est puissante, mais différente. Et puis, c'est l'arrivée à Cahors, marquée, encore une fois, par une image : « *Je me souviens très bien de mon arrivée à Cahors, j'avais cinq ans. La première chose que j'ai vue en sortant de la gare, c'est le Centaure. Il est aujourd'hui dans le parc Olivier de Magny.* »



Cyriaque, c'est Dominique, en grec. Dans la culture familiale, l'éducation passe avant tout. « *C'est ma grand-mère, dit-il, qui m'a donné la réflexion logique sur la vie. Elle écoutait mes questions, et les reprenait, les décortiquait pour me montrer ce qui était important et ce qui l'était moins. Et puis c'est elle qui me racontait les histoires familiales.* » Celle, par exemple, de ce grand-père régisseur dans une exploitation tenue par des Français. Sur une photo, on voit la mère de Cyriaque, sur le tarmac de l'aéroport de Saïgon, habillée à la mode de Paris, posant devant un bimoteur des années 50. « *Nous avons adopté la culture française, et cet héritage s'est traduit chez moi notamment par la musique. J'écoute beaucoup de classique, et parmi mes préférés sont les auteurs français comme Debussy, Ravel, Poulenc, Saint Saens. Cela me vient clairement du lien familial. Il y a toujours eu de la musique chez nous.* »





Cyriaque est un enfant français du lointain, mais un Français quand même. La preuve, quand il fait sa rentrée à l'école de la place Thiers, celle que l'on appelle aujourd'hui « groupe nord », il est tout de suite adopté. En plus de parler le vietnamien il maîtrise parfaitement le français, et l'accueil est très bon. Il ne se souvient pas d'avoir essuyé de moqueries liées à ses origines. Pas plus à Cahors qu'aux Cordeliers à Gourdon, ou à ce que l'on appelait à l'époque le petit Lycée, dans l'enceinte de l'actuel collège Gambetta.

« Vous regardez des films ? », demande-t-il, tout à trac. « Ceux de Schoendorffer sont intéressants. » Nous voilà de nouveau propulsés en Indochine car ce réalisateur a beaucoup raconté les guerres menées par la France. « Il raconte bien la guerre,





et les personnages ont une vraie profondeur. » Il fait une pause. « Mon père ne racontait rien de la guerre. Mais il n'a pas été traumatisé par les combats, il était dans des unités d'artillerie, puis dans les transmissions. En tous cas il s'est engagé, du côté français, alors qu'il aurait pu rester tranquille derrière son bureau aux impôts. Il s'est engagé, et a choisi son camp. »

Retour en France, dans les années 70. Cyriaque, Baccalauréat en poche, part à Toulouse, à l'Uni-

versité du Mirail, pour faire des études d'anglais. Il part « lecteur », c'est à dire assistant de français, en Ecosse, près de Glasgow. *« Pour un petit lotois, qui n'a pas vu grand chose, ça fait un choc. Je me suis retrouvé devant des élèves issus de milieu ouvrier. Ici, dans le Lot, la pauvreté ne se voit guère. Là-bas, j'avais des élèves qui portaient leur uniforme tous les jours de la semaine, même le dimanche, faute d'avoir autre chose à se mettre sur le dos. »* Autre choc, l'acceptation de cette situation par certains collègues écossais : *« Tu sais, pas la peine de te fatiguer à leur enseigner le français, il n'iront jamais en France tes élèves. »*, lui dit-on. Cyriaque déplore que *« là-bas, tout est joué très tôt dans la vie. »*

Tout cela, ajouté à son côté casanier parfaitement assumé, a fait qu'il n'a pas poursuivi la voie de l'enseignement. Il est rentré dans le Lot pour prendre un premier poste dans une administration, la CPAM, où il a fait sa carrière.

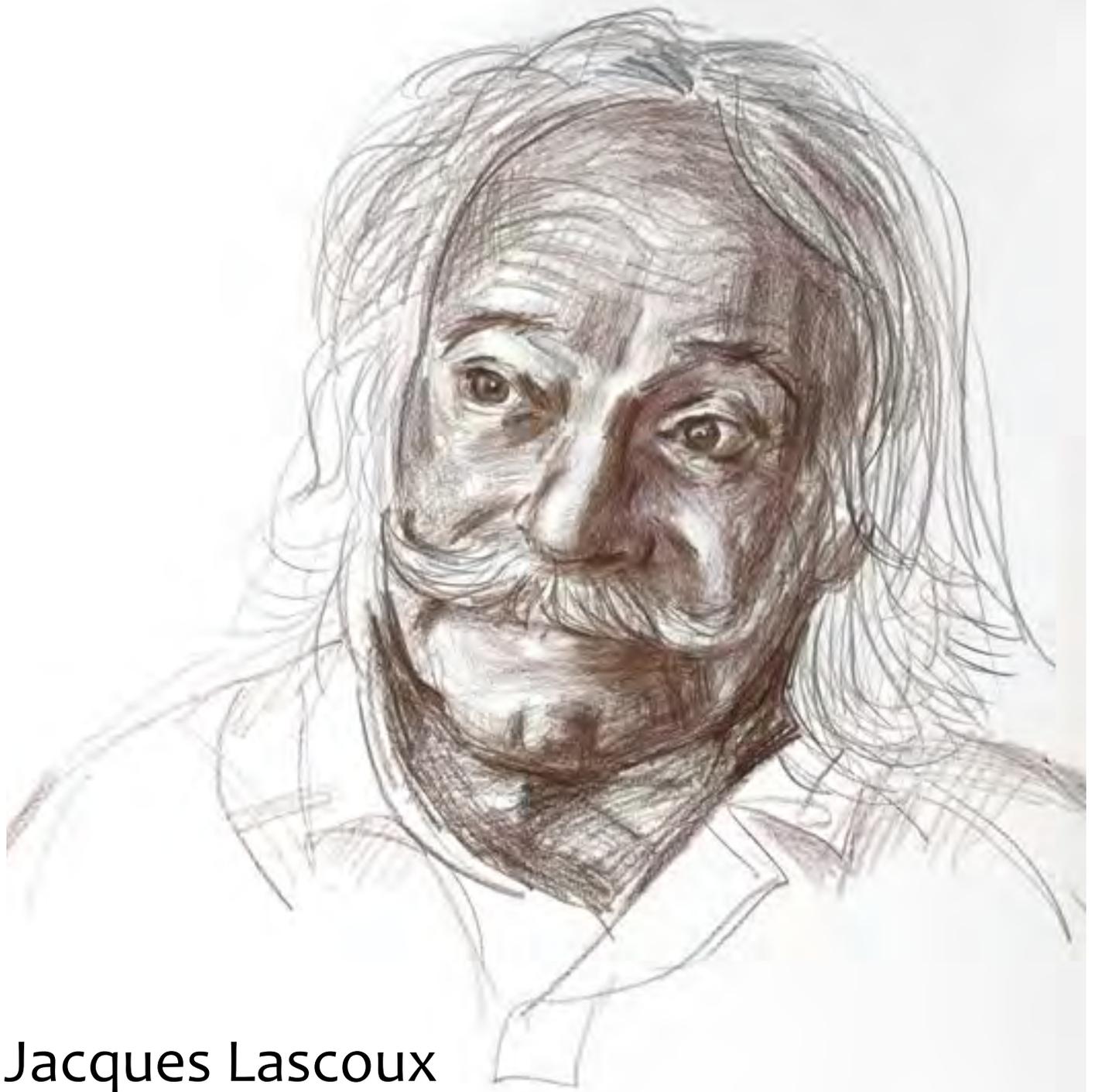


Le village d'Aujols le compte aujourd'hui parmi ses concitoyens et ce depuis une dizaine d'années. Sa conjointe est décédée en 2007. Il n'a pas d'enfants mais les murs sont couverts de photos de famille, neveux, nièces. Aussi, « *J'ai de bons voisins, le village est magnifique, les promenades parfaites* ». On dirait qu'il se plait à Aujols, d'où il ne bouge plus guère, faute de pouvoir conduire, notamment. Et sa presque cécité a tendance à le couper d'une vie sociale.

Alors il écoute de la musique, et lit des livres audio. Un de ses livres préférés : Nils Olgerson, de Selma Lagerlöf. Dans ce roman initiatique, le jeune Nils voyage sur le dos d'une oie, découvre ainsi le monde, et se découvre lui-même.

Cyriaque aussi voyage, en pensée, souvent vers l'extrême-Orient de son enfance.





Jacques Lascoux

Jacques Lascoux est né le 5 mars 1946 à Cahors dans le Lot.

Une maison au bout d'une allée bordée de lavandes bourdonnantes d'insectes. La porte est ouverte, un homme à la moustache et aux cheveux blancs nous accueille. Le regard est bleu, doux et perçant. La poignée de main est celle d'un homme dont les doigts ont beaucoup serré. En effet, Jacques a d'abord été ferronnier, puis rugbyman. Il a aussi vendu des voitures, été paysan, peintre, musicien, et d'autres choses encore. Mais surtout, il s'est intéressé aux vivants *« j'ai de l'empathie pour les gens, j'aime le contact »*, assure-t-il. Il a eu un fils, aussi, dont il parle souvent : *« une belle personne »*.

Jacques est né à Cahors, à Cabessut, *« dans la famille, nous sommes cadurciens depuis cinq générations »*. Du côté de son père, sa généalogie se perd même dans l'aristocratie polonaise, mais il n'en reste guère de traces et Jacques, de toutes façons, est un homme du peuple, *« et citoyen du monde, insiste-t-il, je ne comprends pas la notion de frontière. »*

De son enfance, une image lui revient sans cesse en mémoire : *« j'avais sept ou huit ans, je gardais les brebis chez ma grand-mère. Pour te situer, c'est les terres où s'est implanté l'aéroport de Cahors-Lalbenque. Ce sont les couchers de soleil sur la colline dont je me souviens. Cette image reste vive et lumineuse pour moi »*. Il se tourne vers un tableau accroché à un mur : une tâche rouge embrase un paysage nu. *« En ce moment j'ai cette période de mon enfance qui me remonte. Je me rends compte que ces moments passés là-bas,*



toute cette vie passée pendant les vacances de mon enfance, c'est mon repère dans ma vie. »

D'ailleurs, dans cette maison qu'il a dessinée et construite lui-même, il a placé un cantou, témoin rassurant de ses racines campagnardes.





A Cabessut, ils étaient trois garçons. « *Nous étions une famille matriarcale. C'est ma mère qui s'occupait de tout. Mon père, lui, avait été résistant, sous les ordres de Chapou. Il n'en parlait guère, mais on comprenait qu'il avait vu assez de choses pour adopter un laisser-faire dans la vie. Ma mère, elle, était plus sévère...* » Pour fuir la maison, de temps en temps, Jacques s'offre des échappées : « *J'avais onze ou douze ans, je partais avec mon vélo, je passais la voie ferrée et quand j'appuyais sur les pédales, je m'imaginai dans les Pyrénées, j'étais avec Louison Bobet !* » Et puis il y a le rugby, dont les valeurs de solidarité et de respect correspondent bien au jeune homme qu'il est « *c'est très formateur le rugby, surtout quand on est enfant, il y a un bel esprit.* » Du ballon ovale, il en jouera pendant vingt-cinq ans, « *et même avec Roques, le fameux, pendant une année* », à Cahors. Le rugby l'emmènera jusqu'à Manosque, où il prendra les responsabilités du club local.

Mais il a la bougeotte, et le monde est grand. Il faut partir. Ce sera le Canada, où il va rejoindre un de ses frères qui s'y est installé. « *J'avais vingt ans, je cherchais du boulot, sans en trouver, quand par hasard, je tombe sur un gars de Mondoumerc, un Miquel, concessionnaire Renault au Québec. Il m'embauche tout de suite. Je gagnais bien ma vie, j'étais avec ma femme, on venait de se marier.*



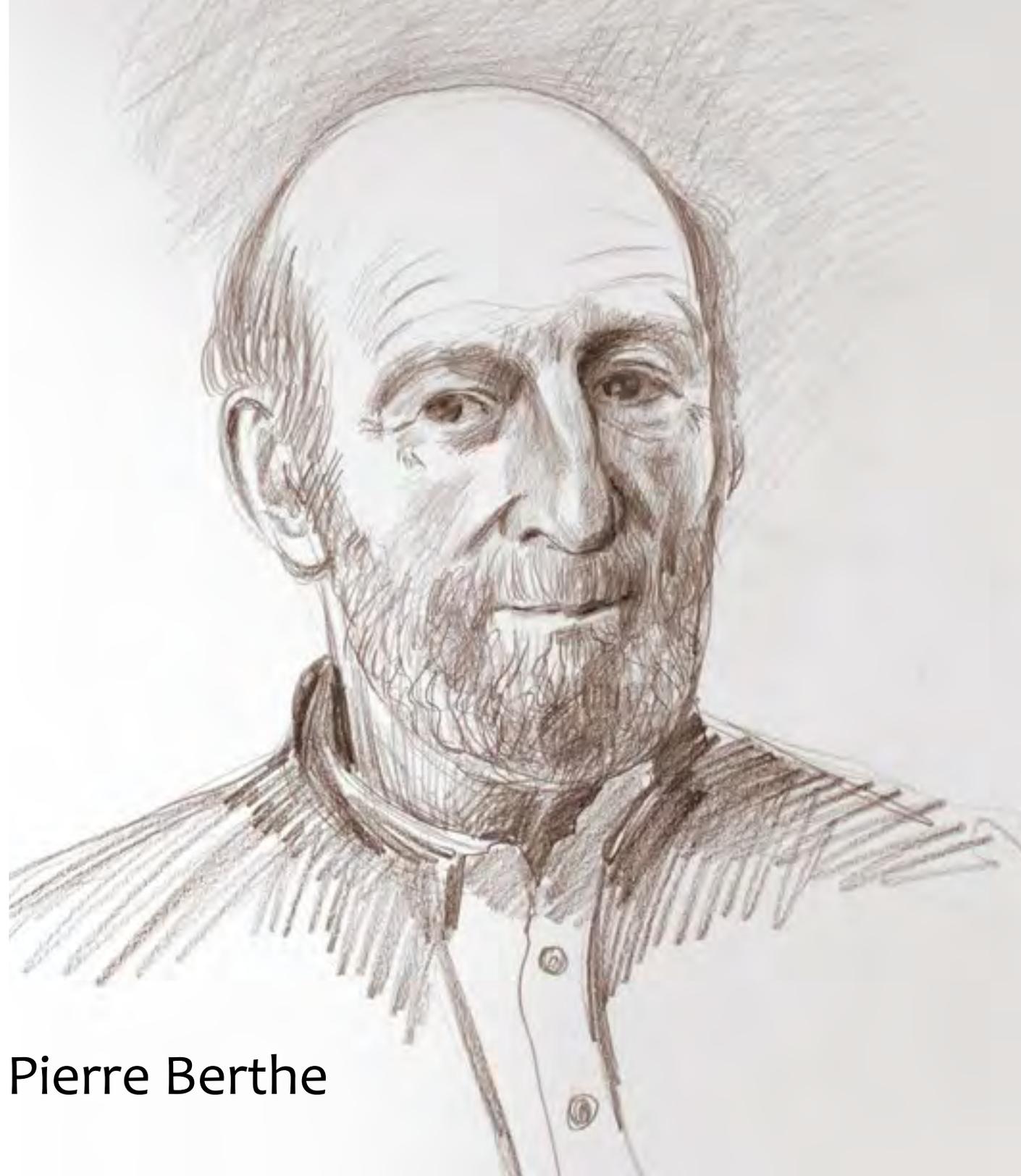
Mais on a dû partir, car un soir, dans une rue de Montréal, j'ai vu un indien iroquois couché par terre. Il gisait, là, personne ne s'en souciait. Je n'ai pas supporté de voir ça. Je ne pouvais pas continuer à vivre chez ces Indiens à qui l'homme blanc avait tout pris. Vivre là comme si de rien n'était ? Impossible, j'avais l'impression de profiter d'eux, de cette terre amérindienne. » Il dit qu'à ce moment-là son « *shakra ventral a explosé* », en une sorte de colère, mêlée à un sentiment d'injustice, insupportable pour Jacques « *j'ai repensé à mon père et ce pourquoi il s'était battu.* » Le couple repart donc en France.

Jacques entre alors dans une entreprise de matériaux de construction, les établissements Macard, à Cahors. Quelques années plus tard, il en devient le directeur : *« il fallait tout apprendre, mais je me suis régalé, j'adore le contact »*. Il y restera à peu près trente années. Un beau jour, l'entreprise est rachetée. On lui propose de partir, avec un chèque. Il accepte. Avec l'argent, il construira sa maison, là encore, en autodidacte *« j'ai tout conçu et fabriqué moi-même ici, du sol au plafond »*. Une réussite. La maison est agréable, lumineuse, faite pour accueillir soleil et amis. Mais tout cela n'a pas été simple ou facile, car après avoir arrêté son travail, c'est le vide. *« Je suis passé de journées où je voyais passer des dizaines de personnes à des journées où je ne voyais plus personne ou presque. »* Alors il passe ses journées au pied d'un chêne, à regarder manger ses chevaux : *« Pour ne pas ouvrir la boîte à pharmacie, me suis reconstruit en plongeant dans le monde animal, dans la nature. »*

Cela a duré un an, et puis le désir de créer est venu. Il s'est mis à peindre, comme un fou. Les shakras, encore : *« j'ai peint quatre cent cinquante toiles en deux ans. Ce besoin de m'exprimer, c'est quelque chose que j'avais dans le ventre depuis l'âge de mes dix ans. Ce fut réellement libérateur. »* D'où les tableaux aux murs, qui représentent, pour la plupart, des étendues désertes et colorées, où la vie se concentre dans peu d'espace *« je suis un passionné des valeurs vraies, des fondamentaux de l'existence. »* Il s'arrête alors de parler, et nous montre une mésange qui s'est posée sur le volet, et qui nous observe, tête penchée. C'est peut-être à cause de cette vie bien remplie qu'aujourd'hui, il s' *« emmerde, je supporte pas la solitude »*. En somme, Jacques attend une nouvelle vie, après en avoir connu bien d'autres.

Nous nous quittons, le regard est toujours aussi bleu, la poignée de main encore plus serrée, chaleureuse.





Pierre Berthe



Marie-Claude Berthe

Marie-Claude Berthe, née Vanicat. Elle est née le 20 mai 1940 au Mans dans la Sarthe. Pierre Berthe est né le 9 août 1940 à Villers-en-Ouche, dans l'Orne.

Les Berthe sont un couple de ch'timis. Voilà vingt-cinq ans, ils ont acheté un lopin de terre et un bois sur la commune d'Esclauzels. Il est probable qu'ils soient passés pour des originaux quand ils ont débarqué. En effet, ils ont commencé par construire une piscine, à côté de laquelle ils campaient, l'été, en vacances. Ce n'est que quelques années plus tard, lorsqu'ils ont décidé de s'installer définitivement qu'ils ont érigé une maison en pierre, dans le style du pays « *c'est mon mari qui a tout construit* » précise tout de suite Marie-Claude.



Son mari Pierre, fils de paysans, qui a lui-même passé sa vie à enseigner le Latin et le Grec à des collégiens, n'était pas vraiment de la partie. Alors en arrivant à Esclauzels, l'enseignant tout jeune retraité a décidé d'apprendre sur le tas. Il s'est saisi d'une truette et, « *aidé du fils du frère de mon voisin, qui m'a formé, j'ai fait les murs, puis le reste.* » Le résultat donne une jolie maison, avec piscine, donc, et, à l'intérieur, une cheminée remarquable dont l'insert diffuse une douce chaleur en ce jour venté de novembre.

Nous voilà attablés, Pierre et Marie-Claude sont prêts à déplier leurs mémoires. Leur chat, resté dehors, nous surveille du coin de l'œil.

Nous débuterons l'entretien par ces jours et mois de guerre, là haut, en Picardie, d'où sont originaires les familles de nos hôtes.

Pierre commence. « *J'étais enfant, mais je re-vois encore trois avions qui traversent le ciel, bas au-dessus de notre ferme. Je me souviens avoir*

eu peur comme un enfant a peur du bruit, inconscient du danger alors. » Pourtant les risques étaient réels. La guerre faisait rage non loin de là, des villes étaient bombardées, détruites, même. *« Mon père avait construit une tranchée dans le jardin, pour nous y réfugier, au cas où. Mais c'était dérisoire. Des V1 allemands, destinés à frapper Londres, se perdaient parfois et tombaient sur des maisons. »*

Le premier souvenir de Marie-Claude est celui, raconté, de sa naissance : c'est la fuite soudaine devant les Allemands qui l'a sauvée, car l'hôpital d'Amiens où sa mère devait accoucher a été détruit par un bombardement. Si elles n'avaient pas fui à la campagne, avec ses enfants et son mari, qui sait ce qui aurait pu arriver à la mère et à l'enfant...

Bien sûr, ils se souviennent peu de l'occupation, les images proviennent davantage des récits qu'on leur en a fait : *« Par exemple, des Allemands voulaient parfois nous offrir des bonbons. Il fallait surtout refuser, on n'acceptait rien venant d'eux. C'était comme ça. Mais il fallait parfois les loger, et chez l'habitant. L'un d'eux s'est présenté chez nous. Mon petit frère avait les oreillons, quand ma mère lui a montré sa tête gonflée et rouge, le soldat est reparti aussitôt ! »* Ces années sont des années de peur : *« Nous avions peur pour mon père, qui travaillait à la SNCF à Amiens. Il devait faire le trajet tous les jours pour nous rejoindre, à quelques kilomètres de la ville, où nous avions pu nous installer. Alors quand ma mère donnait à manger à mon petit frère, elle disait "une cuillère pour que papa revienne, et une cuillère pour que Hitler meure" ».* Aujourd'hui, ce qu'il se passe en Ukraine les touche particulièrement, eux qui ont connu cette période de guerre *« ça fait remon-*

ter des souvenirs, des sentiments. Aujourd'hui encore, je ne peux pas entendre des avions passer dans le ciel sans avoir peur et repenser à cette période ».

Puis, enfin, vient la Libération. Tous les deux entrent au collège, c'est l'internat. Internat de filles pour Marie-Claude, internat de garçons pour Pierre. A l'époque, on ne se mélange pas. Et la discipline est stricte jusqu'à la bêtise. Par exemple, l'été, les filles ne devaient pas avoir les jambes nues et, le reste du temps, le pantalon leur était interdit. *« Alors on s'habillait en pantalon pour aller jusqu'au collège, et avant d'y arriver, on passait la jupe qu'on gardait dans le sac ».* La blouse était obligatoire, bleue une semaine, blanche l'autre semaine.

Un des souvenirs de Pierre de cette période d'internat qu'il n'a guère appréciée, c'est qu'une autre guerre, celle d'Algérie cette fois, prenait les jeunes hommes du pays. *« Nous ne savions rien, nous étions coupés du monde. Nous n'avions ni radio, ni journaux, aucune nouvelle ne nous par-*



venait. Mais un jour, l'un d'entre nous, plus âgé, est parti là-bas, en Algérie. Une semaine plus tard, il était tué. » La guerre, soudain, était plus menaçante. « Il n'y avait qu'un prof de français qui nous en parlait. C'était tout. » Les trois frères de Pierre y sont partis, en Algérie et, encore aujourd'hui, « Ils n'en parlent jamais, jamais ».

On a du mal à se représenter aujourd'hui à quel point les jeunes étaient surveillés de près à cette époque : « On ne pouvait pas lire ce qu'on voulait, le surveillant général devait d'abord approuver le livre, et parfois il déchirait les illustrés que nous lisions, Tarzan par exemple, juste parce que cela ne lui plaisait pas ! » La jeunesse était regardée comme possiblement licencieuse et l'expression de ses passions devait donc être rigoureusement réprimée. « Bien sûr, nous n'avions pas le droit de nous embrasser devant le lycée, reprend Pierre. Et même, si on allait s'embrasser dans un bar, le garçon de café nous disait d'arrêter. Il y avait une vraie pression sociale. » Tout cela fait sourire aujourd'hui, pourtant cette obsession du contrôle pouvait aller loin. Plus tard, quand Marie-Claude et Pierre se sont rencontrés, ils étaient tous deux surveillants dans le même collège. Un soir, elle le rejoint dans sa chambre, pour manger ensemble, en toute innocence, rien de répréhensible à cela. Pourtant le gardien les surprend, quelques minutes plus tard déboule alors le surveillant général qui les réprimande sévèrement. Cela ne s'arrête pas là, car Marie-Claude sera même blâmée et changée d'établissement l'année suivante : « ils l'ont punie, juste parce qu'elle était venue dans ma chambre, alors que le lycée était vide, il n'y avait même pas d'élèves, c'était les vacances... » se désole Pierre encore aujourd'hui.



Mais le joli mois de mai 1968 est passé par là, et a rendu toutes ces prescriptions et interdictions obsolètes et ridicules. Manifestations, grèves, ont permis aux travailleurs d'être augmentés, et aux femmes de porter des pantalons si elles le souhaitent.

En 68, Pierre et Marie-Claude ont déjà trois enfants, puis en auront deux autres par la suite. L'un d'eux décèdera. Marie-Claude s'est consacrée à leur éducation et n'a plu travaillé, tandis que Pierre est entré à l'Education Nationale.

Aujourd'hui ils coulent des jours heureux dans le Lot. Ils n'ont plus d'attaches dans le Nord mais leurs enfants viennent les voir. Ils participent comme ils le peuvent à la vie du village. Ils le disent, ils ne partiront plus.

Mais, après vingt-cinq ans de présence, ils ne se sentent toujours pas vraiment intégrés au village, et s'en étonnent.

Peut-être qu'ils resteront toujours les ch'timis, les originaux, ceux qui font la piscine avant la maison.







Claudie Hornus

Claudie Hornus est née le 5 juillet 1922 à Courbevoie, dans les Hauts-de-Seine.

Claudie est une petite dame très bien mise. Bas, jupe, chemisier, sourire aux lèvres et chevelure longue impeccablement coiffée. Elle nous attend sous le bolet de la propriété familiale, à Belmont Sainte Foy. En nous voyant arriver, elle se lève de sa chaise en s'aidant un peu de sa canne. Cette année, Claudie a eu cent ans.

Claudie est née à Courbevoie dans une famille de médecins catholiques en 1922, sous le gouvernement Poincaré, donc. Elle n'a que cinq ans, lorsque ses parents divorcent. Sa mère l'emmène alors à Châlus, en Haute-Vienne, pour y passer ses premières années d'école « *J'ai adoré ces années en Limousin. J'allais à l'école publique, car mon oncle était athée. Madame Lavaud, mon institutrice était adorable, et elle savait tout* ». A cette époque, le confort n'était bien sûr pas ce qu'il est aujourd'hui « *il n'y avait pas d'électricité dans la maison de mon oncle et ma tante. Pas d'eau courante. Mais il y avait du service* ». Claudie vient d'une famille bourgeoise : « *C'est un arrière grand-oncle, on ne sait plus très bien, qui a étudié et est sorti de la condition de paysan. Il parlait latin et grec et, avec son instruction, il a permis à la famille d'acheter des terres, puis la maison où nous sommes.* » C'est la légende familiale. En tous cas c'est lui qui est devenu propriétaire de la maison de maître de Belmont, avec ses dépendances, ses terres, et ses domestiques..

Dans les années 1930, on retrouve Claudine à Montauban. Elle est cette fois chez une tante, Marguerite, qui a beaucoup compté pour elle. Elles se sont pour ainsi dire adoptées l'une l'autre. « *Elle n'avait pas d'enfant, vivait seule, alors quand je suis arrivée dans sa vie elle m'a aussitôt entourée de beaucoup d'amour. J'allais au lycée public. Ma tante n'aimait pas les curés car ils l'avaient empêché de se marier, plus jeune, avec l'amour de sa vie. Elle leur en a voulu toute sa vie. Mais quand on allait à Belmont, le weekend ou pendant les vacances, on allait à la messe, et je me souviens que tout le monde disait que l'organiste était communiste. C'était amusant. Ma tante était très aimante avec moi, elle m'a même payé des cours de philosophie, elle voulait toujours me faire plaisir.* » Vient la guerre, qui reste lointaine, sauf ce jour où « *la maison de ma tante fut la seule à être bombardée par la division Das Reich lorsque les Allemands sont remontés vers le nord, l'obus est tombé dans le jardin.* »



A part ça, ils n'ont pas souffert de privations, « *car nous avions Belmont pour nous nourrir. Pour le café, nous le remplacions par de l'orge grillé. Tout le monde faisait ça. Un autre souvenir : un matin une amie du lycée n'est pas venue en cours. Je suis allée la voir chez elle, j'ai fait comme d'habitude, j'ai lancé des cailloux sur les volets de sa chambre. Elle les a entrouverts et, par signes, m'a fait comprendre que ses parents cachaient des Juifs chez eux.* »

Un peu plus tard, Claudie rencontre Jean-Claude. Il est ingénieur. Ils se marient, et ont trois enfants. Comme dans les contes de fées en somme. Sauf à la fin de la guerre, quand Jean-Claude s'engage dans l'armée française qui combat alors dans les



Ardennes. La mort frappe un de ses amis toulousains, sous ses yeux, mais lui revient vivant. La vie peut continuer.

Après la guerre, ils s'installent ainsi à Chambéry, puis Dives-sur-Mer, dans le Calvados, où Jean-Claude travaille pour une usine du groupe Péchiney.

Puis c'est le grand saut : l'Amérique !

Dans le cadre du plan Marshall et du transfert de technologies entre les Etats-Unis et l'Europe, Jean-Claude est invité par l'université de Dartmouth, dans le New Hampshire, pour y prendre des cours. Ils resteront cinq ans là-bas. « *J'ai trouvé l'Amérique extraordinaire. Je me suis liée avec des femmes qui appartenaient à des clubs (toutes les femmes à cette époque faisaient partie de clubs). J'allais chez elles et j'étais émerveillée par le confort qui n'existait pas chez nous à cette époque : les frigidaires, les fers à vapeur, les robots ménagers. Tout était plus gai, même les voitures avaient des couleurs vives alors qu'en France elles étaient invariablement noires* ». Il y avait encore la ségrégation à cette époque aux Etats-Unis. Mais si Claudie ne cherchait pas particulièrement à se mélanger aux Noirs, elle a tout de même dîné à la même table que Joséphine Baker, chez un cousin consul de France. « *Je me souviens juste qu'elle a parlé politique avec mon cousin* ». Claudie se lie d'amitié avec la filleule d'Einstein, autre célébrité, qui donnait des conférences sur les théories du physicien.

En Amérique, tout est grand, aussi Claudie et deux de ses amies décident de visiter le pays, et laissent leurs maris à leurs études : « *Avec Jacqueline et Geneviève, nous sommes allées à Palm Beach voir les pélicans, puis dans les pays indiens, pour voir leurs coutumes, New-York et ses musées* » où

elle verra Guernica, de Picasso, alors exposé au Moma. « *Et puis il y avait des cafés très jolis* ». Puis, retour en France. Paris, jusqu'en 1971, et enfin Lyon. Claudie fait des études de Chimie « *mais je n'ai jamais exercé, j'avais nos enfants, Henri, Emmanuel, et Muriel qui m'occupaient.* » Les enfants grandissent, et finissent par partir de la maison. Claudie a la soixantaine et, à la longue, l'ennui la gagne. Aussi, au retour d'un voyage en Égypte, elle se lance dans l'étude des hiéroglyphes. « *Je peux dire que l'égyptologie a bercé ma vieillesse, je savais lire les hiéroglyphes, et leur art est ravissant* ». Des voyages émaillent ces dernières décennies, et puis son installation à Toulouse, près de son fils, où elle habite la plupart du temps, « *je vis dans un bel appartement, mais je sors peu. De toutes façons je trouve que Toulouse est une ville sale...* » Et Belmont ? Elle y vient de temps en temps, n'en reste jamais très loin, même à son âge avancé. Car elle a des souvenirs ici. « *Je revois encore ma tante Marguerite, à 80 ans, venir de Montauban à mobylette* ». Une femme de tête, comme Claudie.





HISTOIRES
D'ICI

COMMUNAUTÉ DE
COMMUNES DU PAYS
DE
LALBENQUE-LIMOGNE

